

## Être vivant et le savoir

JEU 26/09 21h00

LUN 30/09 19h00

De Alain Cavalier  
Documentaire  
France - 2019 - 1h22

### Court-métrage

SAINTE BARBE  
De Cédric Louis et Claude Barras  
Animation – 7'20

La complicité unissant un petit garçon et son grand-père barbu peut-elle subsister par-delà la mort ? Sans doute, surtout si le garçon reste fidèle à l'esprit rebelle du vieil homme.

---

#### **Tendresse et espièglerie s'associent au talent d'Alain Cavalier pour apprivoiser la maladie et la mort.**

« La mort n'est rien » affirme le chanoine Henri Scott Holland. Pourtant, comment concevoir en toute sérénité un événement aussi incroyable que la disparition de notre être ? Le deuil et la disparition ont largement nourri la filmographie de ce cinéaste atypique qu'est Alain Cavalier. Désormais âgé, il voit la mort rôder autour de lui. Avec une infinie délicatesse, il témoigne en premier lieu de ses adieux à une amie de longue date en route vers la Suisse, pour programmer son départ vers l'au-delà. S'il affirme ne pas craindre la mort, il avoue qu'une petite répétition avant le grand saut le rassurerait. Quoi de mieux alors que de s'octroyer le rôle du mourant dans l'adaptation au cinéma du roman de son amie Emmanuèle Berhnheim ?

Mais le destin en décidera autrement. De sa voix posée et rassurante, le réalisateur explique avec sagesse et légèreté que d'autres circonstances permettront de donner naissance à un autre film, celui-là même dont il déroule pour nous les moindres instants. Reprenant un procédé qui lui est cher et qui fit d'*Irène* l'un de ses films les plus emblématiques, il commente minutieusement ce qu'il filme. Avec ce style épuré qui n'appartient qu'à lui, loin des artifices cinématographiques, simplement muni d'une petite caméra, il rend compte, entre humour et poésie, de la précieuse banalité de la vie, en s'arrêtant sur les multiples détails qui la composent (des soldats en faction, les ébats d'un couple de pigeons parisiens, quelques moineaux picorant sur un rebord de fenêtre, mais aussi des natures mortes de toute beauté sur lesquelles il s'attarde avec un plaisir évident), pour mieux décortiquer le bonheur d'être vivant.

Juste quelques gros plans sur son amie déjà malade, mais toujours souriante auquel s'ajoutera un portrait en pied qui l'autorise, sur le ton de la plaisanterie, à faire admirer la qualité de ses chaussures. Ensuite, il rompt le tête-à-tête entre Emmanuèle et lui, pour ne laisser la place qu'à l'évocation et inviter ainsi le spectateur à s'installer au cœur de cette histoire universelle. Sans aucun voyeurisme, à travers un échange de lettres à l'écriture élégante, on suit sans drame le combat de cette femme, ses espoirs, sa pugnacité et son sens de la dérision inaltérable et quand la dernière image apparaît, on reste submergé d'émotion face à tant de pudeur et de finesse. Un moment rare de cinéma ! AVoirALire

## Alain Cavalier, le cœur entre deux cierges

Ce beau titre, *Etre vivant et le savoir*, pourrait constituer la définition la plus minimale du travail de cinéaste auquel aspire Alain Cavalier depuis *la Rencontre* (1996), lorsqu'il est devenu un «filmateur» solitaire, abandonnant scénarios, acteurs, studios, au profit de petites caméras qui sont comme le prolongement le plus direct de son regard : filmer pour mieux se savoir vivant. Se tenir au plus près de son existence et de ce qui la constitue fondamentalement - visages, mains, objets, gestes et visions quotidiennes, minuscules épiphanies. Ce savoir s'accompagne inévitablement de la conscience d'être en sursis là où la mort travaille partout en silence. Alors qu'il en découle souvent chez Cavalier une forme de béatitude face à ce qui persiste à exister dans la matière ou la mémoire, son dernier film est traversé par une inquiétude nouvelle et portée par un regard moins apaisé. C'est qu'ici, il regarde plus que jamais du côté de la mort - il l'observe gagner du terrain.

**Doigts tremblants.** *Etre vivant et le savoir* commence par l'évocation d'une amie d'adolescence d'Alain Cavalier, Anne, à qui il a rendu visite juste avant son suicide assisté en Suisse. D'elle, nous ne verrons que le visage jeune, très beau, sur une petite photo en noir et blanc tenue entre les doigts légèrement tremblants du cinéaste. Ce début mène au projet inachevé dont ce film porte le deuil : une libre adaptation de *Tout s'est bien passé* d'Emmanuèle Bernheim, où cette dernière raconte le suicide assisté de son père, devenu hémiparétique après un AVC. L'écrivaine aurait joué son propre rôle et Cavalier celui de son père. Il a filmé leurs rendez-vous préparatoires, mais le cancer de Bernheim a repoussé le projet, avant de l'interrompre par la mort. Entre-temps, attendre ce film fut pour eux une façon de se savoir vivants. Aujourd'hui, il demeure comme une promesse amicale tendue au-dessus de la mort. Dans *Irène* (2009), Cavalier montrait la manière dont le souvenir d'une morte - sa femme, Irène Tunc - hantait, des décennies plus tard, son présent, des objets, des lieux, des lumières, des formes. Ici, la mort ne circule pas seulement par la mémoire, elle semble menacer ou affecter tout ce qu'il filme. Dans ces très gros plans qu'il affectionne tant, il ne s'agit plus seulement de voir comment une vie, ou même l'univers entier, peut soudain se concentrer en une minuscule parcelle du monde - par exemple, le cosmos perçu dans un simple carreau de salle de bains -, mais aussi d'y déceler le contraire : le néant.

**Résistance.** Plus que jamais, ces choses filmées de très près nous apparaissent comme des vanités, comme les dérisoires restes de la mort. Ici, le cinéaste ne se contente pas de s'émerveiller de peu, comme il l'a parfois fait ailleurs, à la fois admirablement et un peu trop religieusement (*le Paradis*) - sa capacité à chercher la vie dans le moindre détail, et jusque dans la putréfaction d'une courge, devient une forme de résistance à l'inexorable. Très émouvante, parce que perdue d'avance, sauf pour cette chose bricolée que l'on appelle un film, qui peut alors devenir une forme de cimetière, d'autel des morts.

Se savoir vivant c'est, par exemple, pouvoir jouer dans un même plan sa propre agonie puis sa résurrection. Pour Cavalier, ce mouvement perpétuel entre la vie et la mort se confond avec la pratique même du cinéma, qui consiste ici à arracher un film de l'impossibilité d'un autre film. A un moment, il évoque sa colère intérieure lorsque, durant un débat en salle, un spectateur lui a dit que le cinéma avait déjà tout fait, que tout avait déjà été filmé. On comprend qu'il soit pour Cavalier intolérable d'entendre une telle chose, puisque son cinéma consiste justement à montrer que tout vaut la peine d'être filmé, c'est-à-dire sauvé de la disparition, qu'il n'y a rien de plus précieux, et peut-être même, au cœur du chagrin, de plus joyeux. Marcos Uzal Libération

## Prochaines séances :

Lindy Lou, jurée n°2 (Dim 29/09 11h) Monrovia, Indiana (Dim 29/09 19h — Lun 30/09 14h)